

La Culture humanise le monde (Alassane CISSE)

Patrimoine

500
FCFA

MENSUEL DU LIVRE, DES ARTS ET DE LA CULTURE - N° ISSN 2712-6722 - NUMERO 36 - AOÛT 2022

MARIE CABOU (AUTEURE)



«L'ÉCRITURE ME SOIGNE»

**COLLECTIVITE
LEBOU
DES CONSEILLERS
COUTUMIERS EN
ACTION**



**MAME LESS
CAMARA,
LE JOURNALISTE
INTEGRAL**



**THEATRE
PETER BROOK
QUITTE LES
PLANCHES**



REPERES : DES FIGURES AFRICAINES



CAPITAINE
THOMAS SANKARA



CAPITAINE
MBAYE DIAGNE



MAMADOU DIA



MODIBO KEITA



AMILCAR CABRAL



VICTOR BIAKA BODA



RUBEN UM NYOBE

MAPATHE DIALLO PEINT DES CHIFFRES ET DES CODES

La Biennale de Dakar tenue du 19 mai au 21 juin 2022 révèle des artistes de talent. Ainsi, l'artiste-peintre Mapathé Diallo, à travers une exposition Off dans le programme de Dak'Art, utilise comme moyen graphique les codes-barres constitués essentiellement de chiffres. Au-delà de l'aspect décoratif, les chiffres lui permettent de s'exprimer, d'extérioriser son engagement en tant que citoyen et ainsi dénoncer les produits qui ont été codifiés par l'industrie et qui mettent en péril l'environnement.

Selon l'artiste, derrière tous ces chiffres, se cache un message fort, dans le monde, presque tous les produits sont codifiés.

«Quand vous regardez les pièces d'identité ou les passeports, il y a des codes identifiants. Donc moi, j'utilise ces codes identifiants, pour exprimer mon point de vue par rapport à un effet mouvement de l'homme par rapport aux produits existants et ceux qui doivent exister dans le monde. Cependant, pour cette exposition, le message c'est le mouvement. Le mouvement de l'homme pour régler ses besoins au quotidien, c'est-à-dire l'homme qui court pour trouver à



manger, l'homme qui court pour trouver à boire, l'homme qui court pour sa santé, son bien-être, sa sécurité et également pour rêver», explique-t-il.

EFFET DE LA COULEUR

Dans l'art visuel les couleurs jouent un rôle important sur l'œuvre. Il y a certaines œuvres dont l'objectif est de choquer par d'autres pour faire paraître l'esthétique. En effet, pour dénoncer toutes ces tomates, légumes, fruits qui pourrissent dans le pays juste parce que nous n'avons pas les moyens pour les transformer et on est envahi par des produits qui viennent du Brésil, de la France, d'Italie, l'artiste met en vedette toutes les formes de couleur pour capter l'attention du public.

«Rien que le ketchup, nous

sommes obligés de l'importer alors que pendant ce temps, il y a des tonnes de tomates qui pourrissent chez nous dans le pays. C'est pour quoi, à travers mon art, je fais la partition en dénonçant tout ce gâchis. Les Sénégalais sont tellement complexés qu'ils pensent que tout ce qui est importé est de meilleure qualité», mentionne-t-il.

A en croire l'artiste, si nous sommes dans cette situation de demande, si les Sénégalais courent dans le désordre c'est juste parce que l'Etat a failli à sa mission première. On a hérité des choses depuis les indépendances et il serait très difficile, voire impossible de s'en débarrasser. Tous les régimes, de Senghor à Sall ont tous failli.

L'HOMME A BESOIN DE VIVRE DANS UN CADRE SAIN

«Aujourd'hui la vie perd sa poésie. Je suis d'avis qu'il faut courir. On doit s'interroger parce que l'humanité est en dérive. On ne s'en rend pas compte, mais on devient comme des animaux en cage où chacun est codifié, limité, orienté vers des sens très abstraits. Et il faut lutter contre cette oppression-là, il faut qu'on apprenne à valoriser nos produits. C'est ainsi qu'on pourra développer notre pays. C'est en consommant local que nos cultivateurs pourront se développer et qui parle agriculture, parle de suffisance alimentaire et si nous parvenons à nous satisfaire, on n'aura plus besoin de se tourner vers l'Occident. Mieux, c'est eux qui viendront vers nous», affirme le jeune artiste natif de Dagana.

ABSA DIONGUE (SENEWEB)

Patrimoine
MENSUEL DU LIVRE, DES ARTS ET DE LA CULTURE

Mensuel du livre, des arts et de la culture
Edité par Baobab Communication
N° ISSN 2712 - 6722

Directeur de la Publication

Alassane CISSE

Conseillère

Ndèye Astou Wade GUEYE

Conseillers éditoriaux

Baba DIOP - Vieux SAVANE

Conseiller de la rédaction : Fadel LO

Coordinatrice de la rédaction

Awa Ndoye MBENGUE

Chef d'édition

Pape Mahoumy NDIAYE

Chargé de production

Aliou DIALLO

Assistants en Communication et Marketing

Khady Gueye BA - Assiétou SARR -
Khady NGOM

Correcteur : Mamadou CAMARA

Infographie : Barou TOURE

Photographie :

Adama COULIBALY - Younouss SANE

Distribution : Agence de Distribution
de Presse (ADP) et Baobab Services

Bureau : Rue 9X Canal IV - Point E / Dakar

Siège social : Yène-Ndoukhoura-
Diamniadio

Tel (+221) 77 515 18 80 / (+221) 33 825 56 35

Email : alacisse@gmail.com

COLLECTIVITE LÉBOU DES CONSEILLERS COUTUMIERS POUR DAKAR



Le Grand Serigne de Dakar Pape Ibrahima Diagne avec des Conseillers coutumiers

Le ministre de l'Intérieur, Antoine Félix Abdoulaye Diome, a procédé, le vendredi 29 juillet 2022, à la remise d'attestations aux dignitaires lébous. 6 dignitaires lébous, en présence du gouverneur de Dakar, Al Hassane Sall, du Grand Serigne de Dakar, Pape Ibrahima Diagne, Chef supérieur de la Collectivité lébou, de El Hadj Sangoné Diagne, Ndèye Jireew de Dakar, sont nommés Conseillers coutumiers auprès du Gouverneur de la région de Dakar. Par arrêté n° 021960 du 22 juillet 2022, des Certificats administratifs attestant leur nomination leur ont été délivrés par le Ministre de l'Intérieur. Le

ministre officialise ainsi une veille collaboration qui a toujours existé entre l'autorité administrative et la collectivité lébou. Les 6 dignitaires lébous donneront des conseils avisés, dans les différents domaines de la vie culturelle, sociale, économique, entre autres, aux autorités étatiques pour leur prise de décisions efficaces dans l'intérêt des populations. Il s'agit de l'imam El Hadj Malick Diagne, Abdou Fata Paye, Pape Paye, Issakha Diagne, Babacar Ndir, Baye Dame Diene,

Le ministre Abdoulaye Félix Diome, après avoir remercié et félicité au nom du Chef de l'Etat, les Conseillers et la forte délégation

de la communauté lébou, a souligné l'importance pour les autorités administratives qui exercent

au nom de l'Etat de « recourir aux conseils avisés des dignitaires de la collectivité lébou ».



Le Ministre de l'Intérieur du Sénégal avec les 6 Conseillers coutumiers

CEDEAO : FATOU SOW SARR, COMMISSAIRE DU DEVELOPPEMENT HUMAIN ET DES AFFAIRES SOCIALES

La sociologue sénégalaise Dr Fatou SOW SARR est nommée, en ce mois d'août 2022, Commissaire de la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) en charge du Développement Humain et des Affaires Sociales. C'est au terme d'une sélection entre trois candidats ressortissants du Sénégal que la sociologue a été retenue.

Pour rappel, Professeur Fatou Sarr Sow est Maître de conférences à l'Université Cheikh Anta Diop de l'IFAN à Dakar, où elle dirige le Laboratoire de recherche scientifique sur le genre et la famille qu'elle a créé en 2004.

Avant de rejoindre l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar en 1999, elle enseignait à la Faculté Universitaire de Notre-Dame de la Paix à Namur, en Belgique, et à l'École Nationale des Travailleurs Sociaux de Dakar. Elle est également Spécialiste des questions de genre dans les agences des Nations Unies pour la formation, l'évaluation et le développement des programmes de genre dans 15 pays africains.

Elle est titulaire d'un doctorat en Anthropologie et Sociologie des Politiques de l'Université Paris VIII.



MARIE CABOU

« L'ÉCRITURE ME SOIGNE »

Baobab Edition a procédé au lancement officiel, le samedi 6 août 2022 au Radisson Blu à Dakar, du livre intitulé « De toi à moi » de l'auteure Marie Cabou. La professeure André Marie Diagne, enseignante-chercheuse à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, a présenté le roman dans ses différentes dimensions littéraires, Seydi Sow, écrivain, Grand Prix du Chef de l'Etat pour les Lettres, fondateur des Editions Salamata (Edisal), a évoqué la complexité des relations sentimentales. L'écrivaine bulgare Réni Yotova, par ailleurs Déléguée francophone à l'enseignement du français dans le monde, a invité les jeunes à s'instruire davantage à l'image de Marie Cabou. La cérémonie de dédicace s'est déroulée en présence du Ministre Thierno Lô, du professeur agrégé de philosophie, Mame Moussé Diagne, de Rakhmatou Seck Samb, Grand Prix du Chef de l'Etat pour les Lettres avec son ouvrage « Fergo, tu traceras ta route », du talentueux et écrivain fécond, Marouba Fall, de Aïda Diop, l'auteure de « Expériences de vie : vers une aube nouvelle », du banquier et homme de lettres, Eric Ekoué, du consultant culturel Guissé Pène, de Moustapha Mendy de la Sodav, du journaliste-consultant Diadié Ba, d'acteurs de la presse entre autres personnalités littéraires et culturelles.

Dans son premier roman, Marie relate la vie parsemée d'intrigues de Syma. Une rencontre chez son cousin Dave, avec un de ses amis, a fait naître, entre Syma et Aladji, une idylle qui se transforme en amour-passion.

Cette liaison finit par nous plonger dans l'atrocité de la séparation avec en toile de fond la déception et la souffrance.

Et Syma de nous faire descendre dans les arcanes de son âme en nous dévoilant sa personnalité complexe qui s'abreuve des conseils de sa marraine et du conflit permanent entre deux organes dans son corps qui peinent à s'accorder : son cœur et son cerveau.

Habituée par l'ardente passion d'écrire, Marie née à Dakar passe son adolescence en France et retourne ensuite à Dakar pour y vivre ses passions : la danse, le mannequinat, la musique et surtout l'écriture.

Adolescente, Marie, lisait beaucoup, écrivait déjà des poèmes d'amour et participait aux concours de poésie. Plus tard, elle s'adonne à l'animation de radio et devient la seule femme animatrice de musique salsa en Afrique l'Ouest. Elle a fait également les beaux jours de Sud Fm, la première radio privée du Sénégal.

Dotée d'une riche expérience, elle sera recrutée à Bamako à «Maïsha TV», la première chaîne de télévision panafricaine dédiée aux femmes et où elle fut la présentatrice-vedette du journal télévisé. Ensuite, Marie retourne en France pour s'y installer avec son fils et travaille actuellement dans une grande entreprise de la région parisienne (Ile de France).

L'envie de l'écriture l'anime toujours, son entourage lui raconte de petites histoires, son imagination fertilise des récits, son talent fascine le lecteur. Entretien avec la romancière.



D'où est venue l'inspiration de votre premier roman « De toi à moi » ?

L'inspiration de la rédaction du livre DE TOI A MOI m'est venue après plusieurs conversations avec des amis, aussi bien des hommes que des femmes. Mais, également des émissions et documentaires que j'ai suivis.

L'Amour est un sujet qui m'a toujours passionnée, car c'est un sujet ou un thème vaste et souvent mal compris.

J'ai donc choisi d'écrire, pour ce premier roman, sur l'une des facettes de l'Amour qui est malheureusement la plus répandue dans le monde actuel : la désillusion. Toute personne qui a aimé dans sa vie, a pu connaître la désillusion après une séparation. J'en fais partie. Donc, il m'a été facile d'écrire sur ce sujet et de transcrire fidèlement les sentiments que l'on peut avoir.

Pour vous quel est le sens des relations humaines ?

Vous savez, les relations humaines n'ont pas de nationalité. Elles sont les mêmes dans tous les pays du monde. Dans la plupart des pays que j'ai visités, la désillusion est devenue une constante mais le sujet reste tabou.

Au Sénégal, nous avons la chance de vivre en cousinage entre ethnies, nous sommes aussi l'un des rares pays où il existe une relation fraternelle entre religions.

Mais cela est-il suffisant pour comprendre la base de l'Amour qui selon moi est : respect, communication, compréhension, tolérance, partage, sincérité, espérance.

Aujourd'hui, les relations déclarées

amoureuses, sont pour la plupart basées sur l'attrait physique et les considérations financières ou sociales.

Vous conviendrez avec moi que c'est malheureux.

Pourquoi écrivez-vous ?

Casanière de nature, l'écriture est pour moi un moyen de m'évader et parcourir le monde avec mon esprit. L'écriture est également une sorte de thérapie, car je peux coucher sur le papier des lignes sur toutes mes envies, mes sentiments, mes émotions, mes peurs et mes attentes, sans aucune crainte d'un jugement. Donc, l'écriture me soulage, me soigne.

Quels sont les écrivains qui vous ont marquée ?

Oui beaucoup d'écrivains m'ont marquée depuis mon enfance. Je ne saurai tous les citer :

Mariama BA avec son ouvrage « Une si longue lettre » qui est une très belle histoire d'amour. Léopold Sédar SENGHOR pour ses magnifiques poèmes dont « Femme noire », pour la magnifique, « Je suis seul » pour parler de solitude et méditation face à la nature, une belle leçon de vie.

Mais, dans le domaine qui me passionne, Danielle STEEL m'a beaucoup marquée car la puissance qu'elle donne à l'amour dans ses écrits est vraiment au niveau des attentes de chaque femme. On dit que ses romans sont à l'eau de rose, mais, c'est exactement ce qui manque à notre vie pour comprendre l'amour et le vivre.

Quelle signification donnez-vous à la lecture ?



A mon avis, la lecture a une importance capitale. La lecture entraîne le cerveau à rester en alerte, mais, aussi aide le lecteur à développer son imagination. Elle est thérapeutique, surtout pour les personnes seules et isolées.

La lecture aide également au développement socio-culturel de tout lecteur.

Au Sénégal, nous avons la chance d'avoir des écrivains parmi les plus grands d'Afrique et toutes générations confondues.

Léopold Sédar SENGHOR, Cheikh Hamidou KANE, Mariama BA, Aminata Sow FALL, Birago DIOP, Alioune Badara BEYE pour ne citer que ceux-là. Chacun pour sa part et, de par ses écrits, nous inculque des valeurs ancestrales qui ont fait du Sénégal, le pays de la téréngana et de la tolérance.

Quel regard portez-vous sur les langues nationales ?

Il ne peut pas y avoir plusieurs langues nationales officielles dans un pays. Au Sénégal, si chaque ethnie ou communauté réclame que sa langue soit nationale et officielle, nous ne nous en sortirons pas. Il faut nécessairement, au niveau national, un véhicule com-



mun pour la communication entre les populations concernées.

Nous sommes, à mon avis, avec le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication à l'ère où le dialogue entre les civilisations ainsi que le partage de l'information et des connaissances se font à travers quelques véhicules linguistiques qui s'imposent à tous. Se mettre à l'écart de cette évolution équivaut à se marginaliser en refusant de s'ouvrir au monde extérieur. Apprendre à nos enfants les langues qui leur permettront une adaptation facile au monde extérieur devient donc une obligation. A mon avis, cela n'est pas en contradiction avec la nécessité d'être en phase à son environnement socio-culturel et de connaître parfaitement le véhicule linguistique de sa communauté. C'est plutôt un avantage qui renforce l'identité et l'ouverture des membres de cette communauté.

Nous sommes en 2022 et je pense que ce problème ne devrait même pas se poser.

Cependant, celui qui veut apprendre un dialecte quel qu'il soit, pour son enrichissement culturel personnel est libre de le faire.

Pourquoi le choix de Dakar pour éditer votre livre ?

Je vis et travaille en France depuis bientôt une dizaine d'années. Quand j'ai rédigé mon manuscrit, je l'ai envoyé à plusieurs maisons

françaises d'édition.

J'ai reçu des réponses favorables exprimant des encouragements et des critiques élogieuses.

Malgré cela, j'ai décidé de faire ma publication au Sénégal qui demeure ma patrie.

Si mon sujet a pu captiver l'attention et l'intérêt des différents comités français de lecteurs, je me suis dit que les Comités de lecture du Sénégal apprécieraient mieux certains passages du livre qui sont propres à notre culture. C'est à ce propos que j'ai contacté un ami

La maison Baobab Edition s'est pleinement investie dans cette réalisation et leur disponibilité, leur volonté et leur professionnalisme m'ont confortée dans mon choix.

Quelle perspective pour le roman « De toi à moi » ?

Dans un premier temps, nous publierons ce premier roman qui est la série 1, ensuite il y aura la série 2 avec pas mal de rebondissements car déjà en esquisse et enfin une troisième série qui sera la dernière.

Les projets sont nombreux, mais, comme dit l'adage: « Ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué ».

Avez-vous un message particulier pour les jeunes ?

Le message que je lance à la jeunesse de mon pays est simple.

Croyez en vous, respectez-vous, aidez-vous, tolérez-vous, aimez-vous, mais surtout instruisez-vous. L'instruction est la base en toute chose. Dieu a doté le Sénégalais d'une belle intelligence, de raffinement et de respect des valeurs.



Guissé PENE qui m'a présentée à Alassane CISSE, Directeur de BAOBAB EDITION car il a trouvé mon idée judicieuse.

Alassane aussi a apprécié l'idée. En lisant le manuscrit, il s'est même découvert très sentimental (RIRES). Il a décidé de m'accompagner dans cette aventure.

A vous jeunes sénégalais de vous battre, sans relâche, pour ne pas vous dissocier de ces qualités. Le Sénégal reste un et indivisible. Que Dieu nous assiste.

PROPOS RECUEILLIS PAR
AWA NDOYE MBENGUE
& ASSIÉTOU SARR

LE RIRE, MEILLEUR ANTIDOTE À LA GRISAILLE AMBIANTE

Les Sénégalais, dans leur majorité, souffrent de conditions sociales et économiques difficiles. Cette souffrance se traduit pour le plus grand nombre par des humeurs changeantes avec en toile de fond une irascibilité à fleur de peau. Quelqu'un l'a dit et à juste raison : certains déterminants sociaux (Ambiance familiale, atmosphère au bureau, travail, santé etc.) jouent un rôle important voire fondamental dans la vie mentale de l'individu.

PAR MADI WAKÉ TOURE

Seulement, drapés dans leur dignité et leur légendaire « sutura » (discretion ou pudeur), beaucoup de nos compatriotes ne laissent rien apparaître de leurs souffrances. Mais, leurs faits et gestes de tous les jours trahissent leur désarroi. Et pour se convaincre de leur mal-vivre, il faut savoir les observer, les écouter au-delà des mots et savoir lire entre les lignes. Qui n'a pas entendu cette rengaine « Sikkim mo laka ndo », autrement dit tout le monde est logé à la même enseigne, côté difficultés matérielles et financières. Quelle belle antienne pour camper la réalité sociale de chez nous actuellement !

Certains esprits, prompts à la critique facile, peuvent objecter : « il exagère celui-là ! ». A ceux-là, je réponds : laissons parler les faits ! Car les chiffres brandis par certaines institutions, présentant un tableau assez idyllique de la situation économique nationale, cachent des situations fort embarrassantes. Les chiffres ne disent pas tout. Le taux de violence, qui va crescendo, constitue l'indicateur le plus pertinent et le plus révélateur des dysfonctionnements qui existent dans la société. Au fait, le Sénégalais ne rit plus ! Il ne rit plus parce qu'il ploie sous le poids de difficultés de tous ordres, lesquelles finissent par embrumer son âme. Quand on est à la recherche de la dépense quotidienne, le cœur est-il à la fête pour se permettre une franche rigolade ? Quand on a du mal à se faire soigner et soigner ses enfants, est-on disposé à rire ? Quand, dans une société, la respectabilité à la-

quelle tout homme normal doit s'attendre, est fonction du portefeuille, y a-t-il alors de quoi faire la fête, de quoi rire ?

Autant de questions qui donnent une idée du mal-vivre qui prévaut dans notre société. Pour autant, faut-il se laisser aller à la mélancolie ou abreuver notre esprit d'images négatives à même de le fragiliser ? Non ! Le bonheur ne se trouve pas toujours dans l'abondance des biens matériels.

Écoutons à ce sujet Epictète, le célèbre philosophe stoïcien du 1er siècle, cité dans l'ouvrage de Seyyed Mojtaba Moussavi LÂRI, intitulé Problèmes moraux et psychologiques : « Il faut apprendre aux hommes qu'ils ne trouveront pas le bonheur et la bonne fortune là où ils les cherchent aveuglément et à tâtons.

Le vrai bonheur n'est pas dans la force et le pouvoir. Ni Nemrod ni Euclyos n'étaient heureux, en dépit de leur puissance exceptionnelle. La félicité n'est pas dans la richesse et les biens incalculables. Crésus ne fut pas un homme heureux malgré tous ses trésors et ses coffres innombrables. Le bonheur ne saurait se concevoir dans le pouvoir et les prérogatives politiques : les consuls romains n'en goûtèrent point du fait de leur vaste puissance... Il faut chercher le vrai bonheur en soi et dans sa conscience».

Ces mots estampillés Epictète, le stoïcien et qui défient le temps, résonnent comme un hymne consacrant la suprématie de la conscience de l'homme sur toute chose. Avoir une conscience équilibrée, en parfaite harmonie avec les pulsions du cœur, permet à l'homme de se détacher des contingences matérielles pour s'arrimer aux valeurs et autres sentiments qui rendent la vie belle et prometteuse.

MAIS, DANS TOUT CELA, QUELLE DOIT ÊTRE LA FONCTION DU RIRE ?

Certains ont dit du rire qu'il est la condition indispensable à une personnalité équilibrée et « la drogue miracle contre la dépression ». Et l'Encyclopédie britannique de nous dire à propos du rire : « On pourrait l'appeler un réflexe de luxe. Sa seule fonction semble être de relâcher la tension (...). Les éclats bruyants du rire paraissent



destinés à libérer l'excès de tension par une sorte de gymnastique respiratoire.»

Et ce n'est pas tout : l'humour peut rendre supportable une situation apparemment désespérée. La preuve par ces faits rapportés par Sélection du Reader's Digest de Novembre 1973. Le magazine relate une anecdote concernant le psychiatre Victor Frankl, déporté dans un camp de concentration nazi pendant la seconde guerre mondiale : « Affamés, épuisés, malades, les détenus de cet enfer de la déshumanisation cédaient de plus en plus nombreux au suicide. Or Frankl, de par sa profession, savait à quel point l'humour peut être générateur d'énergie car il distrait l'homme, ne fût-ce qu'un instant, de l'horreur environnante. Son ami et lui se donnèrent donc pour règle d'inventer et de raconter tous les jours une histoire drôle, ayant trait, de préférence, à la vie qu'ils mèneraient après leur libération.»

En faisant cela, ils aidèrent leurs compagnons à supporter l'horrible vie d'un camp de concentration. » Tout cela montre que le rire est un exercice qui peut vous sauver la vie dans certaines situations malencontreuses. Mais, attention, il y a RIRE et rire. Certains rires, de par leur manque de profondeur, n'apportent pas les bienfaits attendus d'un rire véritablement franc et sincère.

Concernant les différentes formes de rire, voilà ce que nous en dit l'Encyclopédie Universal Illustrada (Encyclopédie Espagnole), P803, Vol51 : « Quelle que soit la connaissance que l'on ait du cœur humain, on peut parfaitement faire la différence entre un rire innocent et un rire malicieux, entre celui d'une personne candide et

celui d'une personne fourbe ; entre la tendresse du rire d'une mère et celle du rire d'un ami ; entre le rire protecteur d'un homme important et le rire révérent d'un inférieur, le rire sarcastique et narquois d'un moqueur et le rire attirant et plein de bonté d'un compagnon bienveillant, le rire perplexe de celui qui a des sentiments partagés et le rire sincère et franc, le rire forcé et affecté et le rire spontané et nature ».

Comme on vient de le voir, il y a différents visages du rire, mais celui qui nous intéresse dans le cadre de cet article est le rire spontané et naturel. Celui-ci participe à l'équilibre moral et social de l'individu et, par-delà ce dernier, contribue à raffermir la cohésion sociale. Cette vérité fondamentale est ignorée par certaines personnes qui prennent la vie trop au sérieux. « Toujours trop sérieux n'est pas très sérieux » disait Hampaté BA. Se croyant sorties des cuisses de Jupiter, elles ne se donnent pas la peine de rire d'elles-mêmes ; de rire des autres ; de rire des petites choses de la vie. Ce qui est dommage et pour eux et pour leur entourage. Ce que confirment ces propos du psychiatre Smiley Blanton : « J'ai rarement dû soigner quelqu'un qui a le sens du ridicule et jamais quiconque est réellement capable de rire de lui-même. » Savez-vous voir le côté humoristique de votre vie ? Quel est l'effet de l'humour sur la santé physique ? Le Dr James Walsh, dans son livre Le rire et la santé (en anglais), explique que le mouvement qui secoue le diaphragme au cours du rire agit sur les organes à la manière d'un exercice.

SUITE PAGE 7

SUITE DE LA PAGE 6

FAIRE REVENIR LE RIRE AU CŒUR DES GENS STRESSÉS ET ANGOISSÉS !

Le rire constitue un massage léger pour le cœur et il améliore la circulation. Il a également une action sur le foie et les intestins et aide à la digestion et à l'élimination des déchets. Compte tenu de cette donnée, validée et attestée par la Science, quelles actions mettre en œuvre pour faire revenir le rire au cœur des gens stressés et angoissés par un avenir incertain sous bien des rapports ? Certaines télévisions et radios de la place font des efforts pour introduire dans leur programmation des émissions dont l'objectif est de faire se marrer les gens à se taper le ventre. Et c'est très bien !

J'aurais suggéré aussi aux responsables des structures médiatiques d'explorer d'autres voies nouvelles en rapport avec nos contes, proverbes et autres sentences. Ceux-ci, remis au goût du jour, pourraient beaucoup apporter aux populations en termes didactiques mais aussi en amusements utiles pouvant servir d'exutoires aux angoisses et au stress. Dans cette optique toujours, il y a lieu aussi d'inciter les autres supports médiatiques (réseaux sociaux, journaux ou presse en ligne) à proposer à leurs lecteurs des rubriques qui leur permettent de s'évader d'un quotidien difficile et souvent traumatisant. Faites rire vos lecteurs, il y va de leur santé mentale et physique !

Suivons, à cet effet, le point de vue défendu par Henri Rubinstein, médecin spécialiste de l'exploration du système nerveux : « Depuis l'Antiquité, nous connaissons les bienfaits du rire... Dans les années 1970, ce journaliste atteint d'une maladie rhumatologique très douloureuse souffrait de plus en plus. Il décide un jour de quitter l'hôpital avec l'accord de son médecin, de louer une chambre d'hôtel et de visionner durant trois semaines des films comiques. Il n'arrête pas de rire... Il guérit ! Ses livres sur le pouvoir de guérison de l'individu ont eu un incroyable retentissement. Il est devenu professeur de médecine dans une université alors qu'il n'était pas médecin ! » C'est dire l'importance capitale du rire ! « Tout le monde éclata de rire... » Wangrin fit de même tout en disant : « Riez et rions ensemble car le rire est le meilleur thermomètre de la santé et du bonheur » Amadou Hampaté BA. Alors rions, rions encore et toujours. Rions franchement afin de nous doter d'une armature interne à même de faire face efficacement aux multiples tracasseries de l'existence. Surtout en ces temps de déprime généralisée !

MEDIA : MAME LESS CAMARA, LE JOURNALISTE INTÉGRAL

Les moyens de vivre ne l'ont jamais remporté sur ses raisons de vivre. Et dans un contexte où la presse est à la croisée des chemins et parfois décriée, le journaliste Mame Less Camara fait figure de boussole.

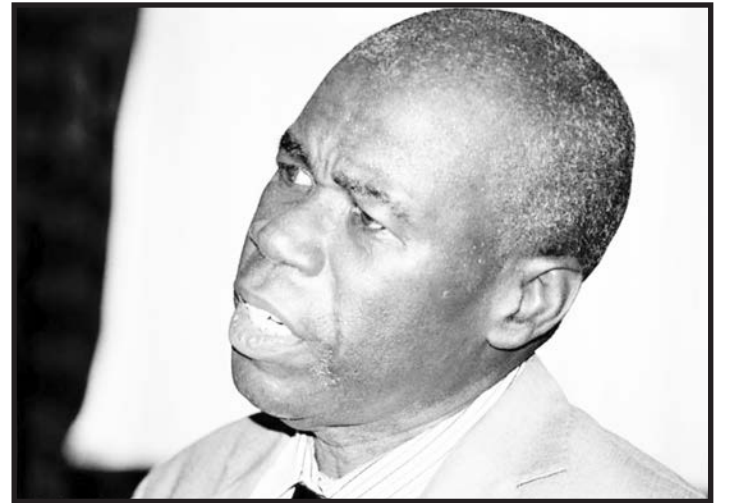
Parrain de la quinzième promotion du Programme Leadership Politique 2021 de la fondation Friedrich ElbertStiftung (FES), le journaliste Mame Less Camara a été également félicité pour sa constance et son idéal pour une presse libre et indépendante.

Après près de 40 ans de carrière dans la presse, le journaliste-formateur fait quasiment l'unanimité dans le paysage politico-médiatique. « Parlant de Leadership, il y a des identités remarquables qui, dans tous les pays, s'incarnent de façon naturelle d'abord, ensuite par leur œuvre globale. Mame Less Camara est extraordinaire de ce point de vue », a déclaré l'ancien ministre des Affaires Etrangères, Cheikh Tidiane Gadio.

Il poursuit : « Il a été toujours un modèle et une référence ». De l'avis de Cheikh Tidiane Gadio, Mame Less, ancien Secrétaire général du Synpics, a beaucoup contribué, par sa voix à la radio, par la beauté de ses textes et surtout par ses positions de principe, au combat pour la liberté et la démocratie. S'adressant aux récipiendaires de la quinzième promotion du programme Leadership politique, l'ancien chef de la diplomatie sénégalaise affiche son admiration : « Votre promotion a de la chance de porter le nom de cet illustre fils du pays ».

Abondant dans le même sens, l'ancien député et membre de la coalition Aar Sénégal, Cheikhou Omar Sy, assimile Mame Less Camara à une icône, un monument de la presse sénégalaise qui en a construit les fondements. « Qu'on le prenne comme parrain pour ces jeunes, c'est un excellent choix. L'histoire du Sénégal s'est écrite sous Abdou Diouf et Abdoulaye Wade sous la plume de Mame Less Camara », affirme Monsieur Sy.

Le philosophe et écrivain Alpha Amadou Sy ne dit pas



autre chose lorsqu'il décrit Mame Less Camara comme un homme intègre et un journaliste intégral. « Bien des organes de presse ont eu à solliciter son savoir et son savoir-faire de la Rts à la Tfm en passant par Wal Fadjri, Bbc, Envie FM. Il est journaliste, enseignant-formateur, chantre de l'éthique et de la déontologie. Conducteur d'hommes, courageux dans ses initiatives, orfèvre aussi bien de la voix que de la plume, Mame Less Camara est réputé être un journaliste au sens éthique élevé. Malgré les aléas de la vie et son immense lot de privations, malgré les tentatives multiformes des uns et des autres de le capturer, l'homme est resté égal à lui-même », affirme l'écrivain et ami du journaliste.

Pris par le poids de l'âge, Mame Less Camara reste néanmoins un journaliste alerte. Ainsi, analysant les mutations constatées dans les médias et les multiples critiques faites contre la presse, il note : « Cette critique a toujours existé. Maintenant ce qui est nouveau, c'est que ce sont les journalistes eux-mêmes qui répètent les préjugés sur eux ». Mais, d'après lui, « il y a eu des journalistes plus favorables au pouvoir qu'à l'opposition ou l'inverse. Et cela nous a tous attiré des quolibets et des injures ».

MAMADOU MBAKHÉ NDIAYE (SOURCE L'AS)

LITTÉRATURE : BINTA NDAO, SUR LES TRACES DE SON PÈRE



Écrivaine et interprète-traductrice en anglais, français, castellano, catalan et wolof, Bineta Ndao suit les traces de son père, l'écrivain Cheikh

Aliou Ndao, l'auteur de « l'Exil d'Alboury ». Passionnée de lecture, son père est sa source d'inspiration. Dans ses ouvrages, Bineta aborde des thèmes relatifs à l'amour, l'amitié, la polygamie, le racisme, l'émigration, les castes... Parmi ses œuvres : « Mon retour aux sources », « La famille ours », « Nimes Bessones »...

A propos de « La famille d'ours », les raisons sont à trouver dans l'amour qu'elle porte pour les enfants. Pourquoi écrit-elle ? « J'ai hérité de l'amour des Lettres de mon père, l'écrivain Cheikh Aliou Ndao, Médaille d'or avec son livre l'Exil d'Alboury et Grand Prix du Président de la République pour les Lettres, Prix mondial de la poésie... Pour toutes ces raisons, écrire me vient naturellement. J'aime mettre des mots sur nos maux », a expliqué Mme Bineta Ndao. En s'adressant aux jeunes, elle dira : « je les encourage à écrire, à persévérer et à tout faire pour être publiés ». Ayant vécu en Espagne, elle confie : « je suis honorée et très émue de voir que le public cosmopolite et international en général et sénégalais en particulier, aime ma littérature ».

AWA NDOYE MBENGUE

MONDE ARABE

LA RENAISSANCE DE OUM KALTHOUM

«La Dame», «La Voix des Arabes», «L'Astre d'Orient». Autant de surnoms donnés à la mythique Oum Kalthoum. Mais peut-on faire revivre un mythe ? C'est le pari de la société dubaïote NDP, qui a ressuscité la diva, en hologramme, en un concert au Palais des Congrès de Paris le 9 juillet 2022. Rencontre avec le chef d'orchestre égyptien, Mostafa Fahmy, directeur artistique de ce projet.



Pour beaucoup, Oum Kalthoum incarne la fusion avec le public durant des concerts de légende. Le fait de la faire revivre virtuellement peut sembler paradoxal...

C'est vrai, entendre la voix de Oum Kalthoum suffit à nous faire rêver et à nous transporter dans une ambiance de transe. L'hologramme et l'orchestre renforcent cet effet et apportent une dimension humaine réelle. Ce concert permet de voyager dans le temps.

Cela exprime une nostalgie ?

Bien sûr ! Surtout en France, le seul pays d'Europe où Oum Kalthoum s'est produite ! Pour beaucoup d'Arabes, revivre cela en 2022, c'est très important. On reçoit beaucoup de lettres enthousiastes, surtout de femmes, qui disent qu'elles viendront avec leurs parents ou leurs grands-parents.

Pourquoi surtout les femmes ?

C'est un symbole féministe. Oum Kalthoum a été très forte dans une époque très masculine, c'est pourquoi on l'appelait «La Dame». Elle a été présidente du Syndicat des musiciens, côtoyé des Présidents, a chanté pour son pays (notamment en versant tous les cachets de ses concerts à l'Egypte après la défaite de la Guerre des Six jours, Ndlr). Cela a contribué à en faire une idole pour les femmes.

Pourquoi la faire revivre en hologramme ?

Ses concerts étaient un moment sacré dans le monde arabe. Beaucoup ont rêvé d'y assister et n'ont jamais pu le faire. Cela permet aussi de voir le travail tech-

nique effectué pour avoir l'impression d'une chanteuse réelle en face de soi. Le visage a été reconstitué à partir de celui de Oum Kalthoum. Pour son corps, c'est Sabreen, une actrice qui a joué son rôle dans une série à grand succès, qui a mimé sa gestuelle.

Vocalement, comment cela va-t-il se passer ?

La voix originale de Oum Kalthoum est travaillée avec des techniques de son particulières pour être synchrone avec l'hologramme et l'orchestre qui jouera en live. NDP a déjà organisé des concerts avec des hologrammes de Oum Kalthoum et de Abdel Halim Hafez.

En France, la veuve de Johnny Hallyday s'était montrée réticente à l'utilisation de l'hologramme de son époux, déplorant l'absence de jurisprudence sur l'utilisation d'hologrammes de défunts...

Je crois que c'est lié aux inten-

tions. La famille de Oum Kalthoum a donné son accord parce qu'il s'agit d'honorer sa mémoire et de la faire vivre. Il faut utiliser les nouvelles technologies de la bonne manière, en ne faisant revivre que des moments qui ont existé.

Dans Oum Kalthoum, l'âge d'or à Dubaï, vous dirigez un orchestre et une chanteuse qui l'interprétait. Ici, c'est un hologramme. Qu'est-ce que ça change ?

Ce sont deux missions très différentes. En comédie musicale, c'était très proche de l'opéra. Là, je dirige les musiciens et je fais aussi le lien entre eux et la voix de Oum Kalthoum. Je travaille avec des partitions minutées, très précises pour être en harmonie avec sa voix.

Pourquoi mélanger votre orchestre «Les Cordes

croisées» à la vraie voix de Oum Kalthoum ?

Les quinze musiciens des Cordes croisées viennent d'Egypte. Ce sont des spécialistes de la musique de Oum Kalthoum. Une partie du spectacle sera chantée par Sanaa Nabil, son arrière-petite-nièce. C'est un honneur symbolique d'avoir la vraie voix de l'Astre de l'Orient sur scène et celle de son arrière petite-nièce de dix-neuf ans. Elle chantera une chanson de Oum Kalthoum. Elle a une voix et un talent incroyables ! C'est une étoile montante qui a déjà un succès énorme dans les pays arabes. Cela fait quatre ans qu'elle interprète des chansons de Oum Kalthoum, c'est une école très exigeante. C'est son premier concert en France. J'aimerais que cela soit le premier pas pour la découvrir en Europe.

Est-ce qu'elle incarne la vivacité musicale de l'Orient ?

Bien sûr, parce qu'elle a 19 ans, qu'elle chante divinement et ne va pas chanter que des chansons de Oum Kalthoum ! Mais Sanaa fait aussi le lien entre le passé et le présent. J'ai découvert la passion pour la musique arabe en France grâce à celle du public qui a toujours soif de ces musiques classiques égyptiennes. D'où l'idée de créer l'orchestre des Cordes croisées pour faire un lien entre la France et l'Egypte. Pour nous, c'est très important de jouer à Paris. Cet événement sera musical et magique.

RFI MUSIQUE

REGGAE : MÉTA DIA, DISQUE D'OR

Basé Aux États-Unis d'Amérique depuis une décennie avec son groupe, l'artiste sénégalais Méta Dia s'illustre dans le paysage mondial de la musique reggae. Après avoir fait le tour du monde avec son groupe The Reggae Cornerstones, il vient d'ajouter une corde à son arc, en remportant son premier Disque d'or, après son sacre de 2021 aux Grammy Awards du meilleur album reggae

De la soul américaine aux chants traditionnels du Sénégal entendus dans la cuisine de sa mère, du reggae au rap et freestyles dans les rues de Dakar et de Brooklyn, Méta Dia est devenu incontournable sur la scène internationale. Pour son premier Disque d'or dans l'album "Paradise", le reggaeman international sénégalais Méta Dia trône sur le toit du monde. Avec son titre «Enfant du ghetto» en featuring avec le chanteur burkinabé Alif Naba, ils capitalisent ensemble plus de 50 000 exemplaires vendus à travers le monde. L'al-



bum reggae à succès, "Paradise", a été certifié Disque d'or par l'Union des producteurs phonographiques français indépendants (Upfi), pour avoir franchi la barre très honorable des 50 000 ventes cumulées.

ALIOUNE MANÉ

PRÉSIDENT MAMADOU DIA LE PATRIOTE CONSEQUENT

Lundi 18 juillet 2022-Lundi 18 juillet 1910. Il y a 112 ans naquit à Khombole dans le Kayor le président Mamadou Moustapha Dia, un illustre personnage de la vie politique sénégalaise et africaine d'une fermeté d'âme sublime.

PAR
DOCTEUR IBRAHIMA DEME

«NE RETOURNENT À L'ÉTERNITÉ QUE CEUX QUI L'ONT CHERCHÉE SUR TERRE»

Il y a 112 ans naquit à Khombole dans le Kayor le Président Mamadou Moustapha Dia, un illustre personnage de la vie politique sénégalaise et africaine d'une fermeté d'âme sublime. Homme politique, Humaniste intégral, Islamologue et Economiste, il fut -successivement : Vice-président du gouvernement du Sénégal issu de la Loi-cadre avec M. Pierre Lamy comme Chef du territoire et président du Conseil (Lundi 20 mai 1957), Président du Conseil de gouvernement du Sénégal (Samedi 4 octobre 1958), Président du Conseil des ministres de la République du Sénégal, ministre de la Défense et de la sécurité et chef de l'Etat (Samedi 4 avril 1959 au Lundi 17 décembre 1962).

Le Président Dia est l'unique sénégalais qui a signé l'acte de naissance de l'Etat du Sénégal dont il fut le bâtisseur incontestable (Accords de Matignon du lundi 4 avril 1960 à Paris). La République du Sénégal en donnant son nom au Building administratif -naguère siège de l'Afrique occidentale française (Aof)- où il présida aux destinées du Sénégal (du lundi 20 mai 1957 au lundi 17 décembre 1962) n'a fait que commencer à remettre les choses à l'endroit, n'en déplaise aux forces réactionnaires et obscurantistes et leurs alliés d'outre-mer qui continuent de brider le Sénégal. Les masses populaires appauvries -véritables masses de manœuvre ou monnaie de change- ne savent plus à quel saint se vouer ni à quel parti ou coalition électorale (sa forme dégénérée !) se fier.

S'il convient de savoir gré à l'Etat du Sénégal pour ce premier acte de reconnaissance, force est de reconnaître que d'éminents serviteurs de la République sont toujours ostracisés et absents de notre Panthéon politique. Le Pr Abdoulaye Bathily*-Historien émérite et Homme politique de premier plan encore sur la ligne de front pour le progrès et la justice sociale- s'en est justement offusqué à l'occasion du 9ème anniversaire du rappel à Dieu du Professeur Abdoulaye Ly, ancien ministre de la Production dans le premier gouvernement Dia issu de la Loi-cadre en mai 1957. Pour le Pr Bathily, Mamadou Dia et Abdoulaye Ly «sont les vrais pionniers de l'Indépendance et curieusement, ils sont rangés aujourd'hui dans l'oubli. Je suis particulièrement admiratif de ces pionniers et le demeure. Aucun d'entre eux n'a laissé de richesse à sa famille. Il faut voir les maisons qu'ils habitaient. Mais, ils sont tous oubliés dans notre



panthéon politique» (1). Je renvoie le lecteur aux péripéties du premier congrès du Parti du regroupement africain (Pra) tenu le 25 juillet 1958 à Cotonou.

Pour revenir au Président Mamadou Dia, point n'est besoin de relater la décennie d'«ermitage» au Centre pénitentiaire spécial de Kédougou, avec ses valeureux compagnons, notamment ses ministres Valdiodio Ndiaye, Ibrahima Sar, Joseph Mbaye et Alioune Tall, ses collaborateurs qui furent assignés à résidence puis emprisonnés : Mody Diagne, Aboubakry Kane, Mody Niane et son épouse Toukou Bokoum assignée à résidence à Mboumba (Lao) ! Mamadou Sèye, Ndiogou Wack Ba, Fadel Kane, Assane Diop et Ousmane Ndiaye Thiass. J'en profite pour rendre hommage à ces illustres patriotes aujourd'hui disparus et j'y associe également M. Roland Colin qui fut un proche et fidèle collaborateur du Président du 20 mai 1957 au 17 décembre 1962 et qui continue d'entretenir avec passion sa mémoire.

Il vient avec ses amis (dont le Président Moustapha Niassé) de porter sur les fonts baptismaux la Fondation Mamadou Dia pour l'Economie Humaine. Humaniste intégral, Roland Colin a très tôt compris cette pensée de Khalil Gibran : «La terre est ma patrie, l'humanité ma famille.» Ainsi donc, Kédougou permit au Président Dia de se

réconcilier avec lui-même, d'acquérir une générosité d'âme et de pardonner. Ce séjour carcéral, il ne l'a pas vécu comme une pénitence mais comme une retraite monastique. C'est à l'acmé de la souffrance que l'âme s'anoblit et se réconcilie avec l'être qui la porte et donc avec Dieu. Emile Cioran ne s'y était guère trompé : «Celui qui n'a pas souffert n'est pas un être : tout au plus un individu.» Nietzsche s'exclamait «Deviens ce que tu es !» : le Président Dia n'a jamais cessé d'être ce qu'il a toujours été : un homme bien qui a toujours eu le souci d'occuper une place de choix dans l'Eternité la grande Histoire comme il aimait le dire.

C'est comme si chez cet être exceptionnel se sont donné rendez-vous : le Patriotisme lucide, la Pudeur, la Piété et la Probité : il «n'a jamais fait œuvre de chair illicite» ! Le Président Dia a incarné sans concession les vertus qui ont toujours structuré notre Nation, notamment le Ngor (Intégrité morale), le Jom (Honneur), le Jomb (Dignité), le Fiit (Courage), le Kolere (Reconnaissance) et enfin le Beg sa Rew (Patriotisme). Il n'a jamais courbé l'échine ni vendangé les intérêts vitaux de son pays qui lui doit beaucoup. Il aurait fait sien ce cri de guerre de l'intrépide Barget-Diogomay-Damel-Tègne Lat Dior Ngoné Latyr Diop : «Xalagi yagess nakoo sajal» (L'arc plie, mais ne rompt pas).

(1) : Mame Woury Thioubou : Hommage : Pr Abdoulaye Ly dénonce un manque de reconnaissance. Le Quotidien N°5813 du mardi 12 juillet 2022 Page 12

*NB : Le Pr Abdoulaye Ly (1919-2013), premier sénégalais Docteur d'Etat ès Lettres (Histoire) le 16 mai 1955. Il fut Directeur adjoint de l'Institut fondamental d'Afrique noire (Ifan) (1955-1960) avec Théodore Monod comme directeur. Il est aussi le fondateur et conservateur du Musée d'Histoire de l'Aof, à Gorée. Le Pr Ly fut aussi ministre de la Production (1957-1958) puis ministre de la Santé et des affaires sociales (1966-1970). Il fut Secrétaire général du Pra-Sénégal après avoir milité au Bds puis au Bps et à l'Ups. Le Pr Abdoulaye Ly est le père de notre grand-frère et maître, le Pr Cheikh Ly, Vétérinaire-Economiste et Expert-Consultant à la Fao. Il fut aussi Chef du Service Economie rurale et Gestion à l'Ecole Inter-Etats des Sciences et Médecine vétérinaires (Eismv) de Dakar. Nous lui renouvelons toute notre reconnaissance et affection.

VICTOR BIAKA BODA, HÉROS IVOIRIEN ET MARTYR DE LA LUTTE ANTICOLONIALE

C'est l'une des plus belles étoiles qui aient brillé dans le ciel ivoirien avant la pseudo-indépendance du 7 août 1960. Il est déplorable qu'il n'ait pas eu droit à une sépulture digne.

PAR
JEAN-CLAUDE DJÉRÉKÉ
(SENEPLUS)

Un proverbe bhété enseigne que, "lorsque les abeilles finissent de fabriquer le miel, elles disparaissent et ce sont les mouches qui apparaissent".

Victor Biaka Boda n'a pas seulement disparu dans la nuit du 27 au 28 janvier 1950. Il a aussi disparu de l'histoire de la conquête de l'indépendance de la Côte d'Ivoire. Aucun manuel ne parle de lui, aucun monument n'a été construit pour lui. Hormis le stade de Gagnoa et une école primaire de Bouaflé qui portent son nom, rien n'a été fait par la nation pour l'honorer. Et pourtant, de manière significative, il prit part à la lutte contre la colonisation, mena cette lutte sans ruse ni calcul et en paya le prix fort. En effet, Biaka Boda fut assassiné à Bouaflé par des supplétifs syriens de l'armée coloniale française après avoir été torturé à coups de baïonnette. C'est quelques jours plus tard qu'on retrouva son corps sans tête et suspendu à une branche d'arbre. Comment tout cela arriva-t-il ? Biaka avait quitté Yamoussoukro et se rendait à Gagnoa quand son véhicule tomba en panne à quelques kilomètres de Bouaflé. Il décida alors de passer la nuit dans cette ville. Un certain Almamy Ali Diaby offrit de l'héberger. Celui-ci savait-il ce qui se tramait contre le sénateur ? Toujours est-il que Biaka fut enlevé et liquidé, cette nuit-là. Sa mort ne sera officiellement annoncée par la métropole que le 20 mars 1953.

Que reprochait la France à Biaka Boda ? Qu'est-ce qu'elle ne lui a pas pardonné ? D'avoir été aussi intransigeant que Ruben Um Nyobè, Félix-Roland Moumié et les autres leaders nationalistes de l'Union des populations du Cameroun (UPC) qui voulaient une vraie indépendance, d'avoir refusé de se soumettre, selon un représentant du Comité central de la France d'Outre-Mer qui s'exprimait en 1952 sur sa mort (cf. Claude Gérard, 'Les pionniers de l'indépendance',



Éditions Intercontinents, 1975). Biaka Boda représentait l'aile dure du Rassemblement démocratique africain (RDA). Malgré la persécution des leaders de ce parti par les colons, malgré les arrestations, brimades, emprisonnements et autres tueries (je pense, entre autres, à la répression des manifestations de Bouaflé, le 21 janvier 1950), le sénateur fustige les dérives de la colonisation et appelle les villes qu'il visite à l'insurrection. Mais c'est à Daloa qu'il prononce, le 18 novembre 1949, le discours le plus virulent contre le colonialisme. L'administrateur André Buttavand avait usé de tous les moyens (barages dressés sur la route, déploiement de la police et de la gendarmerie) pour empêcher le meeting de Biaka Boda dans la cité des antilopes. Excellent tribun et grand harangueur de foules, le sénateur fait comprendre à ceux qui sont venus l'écouter que personne ne peut confisquer éternellement la liberté d'un peuple et que la Côte d'Ivoire sera bientôt affranchie de la colonisation. À cette époque-là, le RDA était un parti anticolonialiste qui n'avait pas peur d'organiser des grèves, des marches et des manifestations pour protester contre les exactions de la colonisation. Des émeutes éclatent et se succèdent dans le pays à partir du 6 février 1949. Le 14 novembre 1948, le gouverneur Laurent Péchoux est envoyé à Abidjan pour mater les insurgés et "pacifier" la colonie. Le même jour, Victor Biaka Boda est élu au Sénat français dans le cadre de l'Union française. Son éloquence, sa fermeté et sa droiture lui attirent rapidement le respect

et l'admiration des autres sénateurs. Il utilise la tribune du Sénat pour condamner la répression des manifestations pacifiques, pour défendre les intérêts des populations ivoiriennes, pour réclamer l'alignement des pensions des anciens combattants d'Outre-Mer sur celles de la métropole.

Mais qui est cet homme de petite taille né à Dahiépa-Kéhi, le 25 février 1913 ? D'où tire-t-il sa force et sa détermination ? D'où lui vient son courage ? Quelles rencontres a-t-il faites ? Victor Biaka Boda perd très tôt son père et sa mère. Il sera donc élevé par ses grands-parents maternels à Biakou, village situé à environ douze kilomètres de Dahiépa-Kéhi. En 1920, il commence l'École à Gagnoa. Sept ans plus tard, il décroche le certificat d'études primaires élémentaires. En 1930, il obtient le brevet d'études primaires supérieures à l'École primaire supérieure de Bingerville. L'École de médecine de Dakar l'accueille de 1931 à 1937. Il en sort avec le titre de médecin africain. Il soigne ses premiers patients à Nzérékoré. Pendant son séjour en Guinée, Biaka fait la connaissance d'Ahmed Sékou Touré, celui qui, le 28 septembre 1958, dira "non" à la communauté franco-africaine du général de Gaulle. Sékou Touré dirigeait alors la section guinéenne du RDA, le plus grand mouvement d'Afrique occidentale qui était vent debout contre la colonisation. Biaka ne tarde pas à adhérer au RDA. Admis au comité directeur du RDA-Guinée, il attaque le colonialisme chaque fois qu'il a l'occasion de s'adresser aux militants de ce parti. L'administration coloniale

commence à se méfier de ce jeune révolutionnaire.

En 1947, il rentre en Côte d'Ivoire. Jean-Baptiste Mockey, Ouezzin Coulibaly, Jacob William, Mathieu Ekra, Dignan Bailly, Anne-Marie Raggi, René Séry-Koré et d'autres étaient déjà engagés dans le combat contre l'exploitation coloniale. Sans tarder, Biaka Boda se joint à eux. En février 1949, 8 responsables du PDCI-RDA sont arrêtés et incarcérés sans jugement à la prison de Grand-Bassam. Le 24 décembre 1949, leurs épouses et sœurs marchent sur la prison civile de Grand-Bassam pour réclamer leur libération. Contrairement à beaucoup d'autres qui se cachaient, de peur de subir le courroux des colons, Biaka Boda joua un rôle actif dans la mobilisation pour la libération des prisonniers politiques. Devrait-on s'en étonner ? Non car, à l'école déjà, Biaka était perçu comme un esprit libre et contestataire.

Indiscutablement, Victor Biaka Boda est l'une des plus belles étoiles qui aient brillé dans le ciel ivoirien avant la pseudo-indépendance qui nous fut octroyée, le 7 août 1960. C'est un héros et un martyr de la lutte anticolonialiste. Il est regrettable que sa famille biologique n'ait jamais vu son corps. Il est déplorable qu'il n'ait pas eu droit à une sépulture digne. Il est surprenant que Félix Houphouët-Boigny et ses successeurs n'aient pas daigné reconnaître son sacrifice et honorer sa mémoire. Mort pour la patrie, cet homme ne peut continuer d'être ignoré pendant que les rues, avenues et boulevards de la capitale économique portent les noms des "Angoulvant, Clozel, Chardy, Noguès et autres massacreurs chamarrés, les pires symboles de la colonisation" (Marcel Amondji).

Pour la France, Biaka Boda et les autres victimes de la violence et de la barbarie coloniales devaient disparaître après avoir fabriqué le miel parce qu'ils refusaient de se triquer et de triquer la lutte. La même France estimait en revanche que les autres, c'est-à-dire ceux qui se terraient chez eux quand ça chauffait et ceux qui trahirent le peuple en acceptant la soumission du pays à la France, avaient le droit de consommer le miel, méritaient d'être honorés et célébrés de leur vivant. Peut-être le moment est-il venu de questionner la notion de "pères de la nation" et de donner à chaque acteur sa vraie place.

MODIBO KEÏTA, PATRIOTE, SOUVERAINISTE ET PANAFRICANISTE

Il était écouté sur la scène internationale et estimé par son peuple. L'Afrique digne et combattante se souviendra toujours de lui parce que la souveraineté du continent lui tenait à cœur.

PAR JEAN-CLAUDE DJÉRÉKÉ
(SENEPLUS)

Modibo Keïta voit le jour le 4 juin 1915 à Bamako. Le pays ne s'appelle pas encore Mali mais Soudan français. De 1925 à 1931, il commence sa scolarité à l'École primaire urbaine de Bamako. C'est ensuite le lycée Terrasson de Fougère (devenu depuis lycée Askia Mohamed) qui l'accueille en 1931. Trois ans plus tard, il entre à l'École normale supérieure William Ponty de Dakar dont il sort major de sa promotion. Il débute sa carrière d'instituteur en septembre 1938. Son bulletin portait les observations suivantes : "instituteur d'élite, très intelligent mais anti-français, agitateur de haute classe à surveiller de près."

Modibo Keïta était-il vraiment anti-français ? Non. Il était plutôt anti-colonialiste et nationaliste. C'était un homme digne qui souffrait de voir l'Afrique sous domination coloniale. À cette époque, les Africains ne sont pas autorisés à faire de la politique. Modibo Keïta va contourner l'obstacle en créant avec Mamadou Konaté l'Association des lettrés du Soudan. Dans "L'œil de Kéné Dougou", journal qu'il met sur le marché en 1943, il ne se prive pas de critiquer le pouvoir colonial. Que ce soit à Bamako ou à Sikasso, il attaque l'assimilation coloniale, éveille les consciences. Avec son collègue et ami, le Voltaïque Ouezzin Coulibaly, il crée le syndicat des enseignants de l'Afrique occidentale française (AOF). Les colons, qui le voient comme un homme dangereux, ne tardent pas à l'arrêter. Modibo Keïta est condamné à six mois d'emprisonnement. Il purge la moitié de sa peine à la prison de la Santé (Paris) en 1946. L'année suivante, il devient le secrétaire général du premier bureau de la section soudanaise du RDA (Rassemblement démocratique africain). En 1956, il est élu maire de Bamako. C'est dans la même année qu'il intègre l'Assemblée



nationale française. Il en sera le premier vice-président africain. Il participe alors à l'élaboration de la loi-cadre Defferre. En juin et en novembre 1957, il est secrétaire d'État dans les gouvernements Bourguès-Maunoury et Gaillard. En 1958, il devient président de l'Assemblée constituante de la Fédération du Mali qui comprend le Sénégal et le Soudan français, puis le chef de gouvernement de la fédération du Mali, le 20 juillet 1960. Mais des divergences naissent entre Modibo Keïta et Senghor. Elles conduiront à la mort de la fédération.

Le 22 septembre 1960, le Soudan français accède à l'indépendance et change de nom. Modibo Keïta est le tout premier président de la nouvelle République du Mali. L'échec de la fédération du Mali ne le décourage pas. Avec Sékou Touré et Kwame Nkrumah, il fonde l'Union des États Africains (UEA), participe à la constitution du Groupe de Casablanca qui milite pour une monnaie, une banque centrale et une armée commune. Mieux encore, il fait inscrire dans la Constitution que le Mali est disposé à abandonner partiellement ou totalement sa souveraineté pour l'unité de l'Afrique. Ce panafricanisme assumé mais aussi sa volonté de traiter d'égal à égal avec la France et son soutien au Front

de libération nationale algérien sont mal vus à Paris et à Abidjan mais Modibo Keïta n'en a cure. Il critique les essais nucléaires menés par la France dans le Sahara. Sur le plan interne, il donne au Mali une monnaie, utilise l'argent du Prix Lenine qui lui a été décerné en 1963 pour offrir à Bamako son premier Centre de protection maternelle et infantile (PMI). En 1966, il cède à la jeunesse malienne son champ de Moribabougou. Son salaire mensuel est de 62 500 F CFA. On lui doit une quarantaine de sociétés et entreprises d'État. Les Programmes d'ajustement structurel (PAS) les feront disparaître toutes. Modibo Keïta avait coutume de reverser au Trésor public le reste de ses frais de mission. Lorsqu'il demande l'évacuation des troupes françaises du territoire malien, c'est l'affront de trop pour Paris qui organise un coup d'État contre lui, le 19 novembre 1968. Moussa Traoré est installé à la tête du pays pendant que Modibo Keïta est conduit au camp de Kidal (au Nord-Est du pays). Les conditions dans lesquelles il est détenu sont épouvantables. Il y rendra l'âme, le 16 mai 1977. Ses geôliers auraient empoisonné la bouillie de mil qu'il avait réclamée à sa nièce et un médecin, Faran Samaké, lui aurait administré de force une piqûre. Le médecin en question se donnera

la mort en 1978, emportant son secret avec lui.

Modibo Keïta était écouté sur la scène internationale. Il était estimé et respecté par son peuple parce qu'il était intègre, digne et patriote, parce qu'il vivait simplement. L'Afrique digne et combattante se souviendra toujours de lui parce que la souveraineté du continent lui tenait à cœur. Pour Issoufou Saïdou Djermakoye, ancien secrétaire général adjoint de l'ONU et ex-ministre nigérien de la Justice, Modibo "s'inscrit parmi les géants de l'histoire de l'indépendance africaine". Il ajoute que "l'Afrique reconnaissante ne l'oubliera jamais, qu'elle continuera toujours à raconter ses hauts faits et le sacrifice qu'il a consenti pour qu'elle aspire à de meilleures destinées". Pour sa part, Mamadou Dia, ancien président du conseil de gouvernement du Sénégal, le présente comme "un de nos pharaons modernes, qui aura consacré toute son intelligence et toute son énergie à la grande œuvre de reconstruction de l'unité africaine". De là où il se trouve, il doit certainement être fier d'Assimi Goïta et de Choguel Maïga qui tiennent courageusement tête à la France et sont déterminés à conquérir la vraie indépendance de leur pays.

MBAYE DIAGNE, LE CAPITAINE-COURAGE LE HEROS CONTEMPORAIN

Le 31 Mai 1994, le capitaine Mbaye Diagne, officier sénégalais de la MINUAR (Mission des Nations-Unies pour l'Assistance au Rwanda), rentre seul à l'Etat-major de la force lorsqu'un obus de mortier s'abat sur son véhicule militaire. Il est tué sur le coup. C'était à deux jours de son retour au Sénégal où l'attendaient sa femme et leurs deux enfants. La nouvelle parvient vite au fameux « Hôtel des mille collines » de Kigali au Rwanda, siège de la MINUAR et où se trouvent des rescapés Tutsis et des Hutus modérés qui ont échappé aux terribles massacres perpétrés par les génocidaires interahamwe.

PAR LOUIS CAMARA
(SOURCE LE TÉMOIN)

C'est alors la consternation totale : « A l'hôtel des mille collines, je me souviens des réfugiés qui pleuraient la mort de Mbaye Diagne. Tous le connaissent. Nous étions alors très tristes » dira son frère d'armes, le colonel à la retraite Mamadou Adje, lui-même capitaine de la MINUAR à l'époque. Et pour cause : l'un des plus grands héros de notre temps venait de tomber au Rwanda, le « pays des mille collines », terre rouge du sang des martyrs de l'une des pires holocaustes de l'histoire de l'humanité. « On peut être héros sans ravager la terre » écrivait le grand poète français Nicolas Boileau dans ses « Épîtres ».

La vie exemplaire du Capitaine Mbaye Diagne est la parfaite illustration de cette noble sentence qui vient tout simplement nous rappeler que le titre glorieux de héros n'est pas l'apanage des seuls guerriers et qu'il ne s'acquiert pas exclusivement par les armes.

En effet, et l'on ne tient malheureusement pas assez compte de ce fait, les plus grands parmi les héros, sont les héros de la paix, les héros de la non-violence, ceux qui n'ont pour armes que leur courage, leur détermination et leur foi en l'humanité. Ceux-là affrontent le danger à mains nues et font face à la mort le sourire aux lèvres. C'est à cette race d'hommes, il faut dire rares, qu'appartenait le Capitaine Mbaye Diagne qui, à lui seul, réussit à sauver au cours de sa mission au Rwanda, plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants au péril de sa propre vie. Né à Coki dans le département de Louga le 18 Mars 1958, Mbaye Diagne a fait des études de droit à l'Université de Dakar avant de s'inscrire à l'École Nationale des Sous-Officiers d'Active (ENSOA) de Thiès d'où il est sorti avec le grade de Capitaine de l'armée sénégalaise.

Ayant reçu le commandement de la 3ème compagnie du 6ème bataillon d'infanterie, il prend une part active dans le conflit casamançais de 1989 à 1993. Au cours de cette même année 1993, il est envoyé au Rwanda dans le cadre d'une équipe d'observateurs militaires de l'OUA chargée de surveiller la guerre civile opposant les forces gouvernementales de la majorité



Hutu aux combattants du Front Patriotique Rwandais (FPR) dominé par les Tutsis.

Par la suite, il sera affecté à la MINUAR, une force de maintien de la paix des Nations-Unies chargée de superviser la mise en œuvre des accords d'Arusha (août 1993) destinés à mettre un terme à la guerre. Malheureusement, le président de la République du Rwanda, Juvénal Habyarimana, d'ethnie Hutu, est tué dans des circonstances troubles. C'est alors le coup d'envoi du terrible génocide des Tutsis par les extrémistes Hutus qui, en l'espace de cent jours, vont massacrer plus de 800 000 personnes dans des conditions atroces.

C'est dans ce contexte tragique que va se révéler Mbaye Diagne, le « capitaine courage », grâce à l'héroïsme duquel des centaines de Tutsis et de Hutus modérés (un millier selon certaines estimations) vont échapper aux massacres organisés par les milices Interahamwe poussés par la sinistre et tristement célèbre « radio mille collines ». « Personne n'allait nous secourir. Nous étions littéralement abandonnés par le monde dans une Afrique lugubre. Il était absolument hors de question pour moi de m'en aller et j'aurais sacrifié toutes les vies sous mon commandement, de ceux qui ont décidé de rester avec moi et la mienne, pour être capable de sauver une Rwandaise ! Un Tutsi, qui tiendrait le monde pour responsable de ce génocide ! », confiera le Capitaine Mbaye Diagne à son ami le journaliste de la BBC Mark Doyle. « C'est l'homme le plus courageux que j'ai rencontré au cours de mon existence » dira ce dernier de l'officier sénégalais.

Notons que les cinq enfants de la Première ministre Agathe Uwilingiyimana, une Hutu modérée, assassinée le 7 avril 1994, furent arrachés des griffes des miliciens interahamwe puis évacués vers la Tanzanie par le capitaine Mbaye Diagne. Ce fut sans doute l'un des premiers hauts faits du héros sénégalais qui continua de mener ses opérations de sauvetage, seul, sans armes et

en dépit des ordres de la hiérarchie militaire. « Il s'en allait seul, puis il revenait avec des dizaines de personnes qu'il avait arrachées à l'orgie sanguinaire des génocidaires » témoignera le Général Roméo Dallaire, Commandant en chef de la MINUAR. Pour cet officier supérieur des « casques bleus » de l'ONU, le Capitaine Mbaye Diagne peut être considéré comme « l'homme le plus courageux ayant servi l'Organisation des Nations Unies ».

Et en effet, quand on compare la grandeur de ses actes à la petitesse de ses moyens, quand on replace les faits dans leur contexte, on peut même affirmer sans ambages que le Capitaine Mbaye Diagne fut l'un des plus grands héros du vingtième siècle. En Juillet 2010, sa veuve et ses deux enfants ont reçu des mains du Président Paul Kagamé le « Prix Umurinzi » accompagné de ces mots émouvants : « Pour votre bravoure et votre sacrifice pendant le génocide de 1994 et pour montrer au monde la vraie signification de l'Ubuntu africain, le peuple Rwandais vous sera toujours endetté ».

Au mois d'Octobre de la même année, en Italie, Mbaye Diagne est célébré par le « Jardin des Justes » de la ville de Padoue. En 2011, à l'occasion du dix-septième anniversaire du génocide, le Capitaine est à nouveau honoré à titre posthume par la Secrétaire d'Etat, Hillary Clinton. En 2014, le Conseil de sécurité de l'ONU décide de créer la « Médaille du Capitaine Mbaye Diagne pour courage exceptionnel » en son honneur.

Au Rwanda, son souvenir reste gravé dans les cœurs et dans les esprits et chaque année, son nom est évoqué au moment des commémorations du génocide de 1994. Quid de son pays natal, le Sénégal ? En 2005, le Capitaine Mbaye Diagne a été décoré à titre posthume du grade de Chevalier dans l'Ordre national du Lion. Cependant, aujourd'hui encore, ce Chevalier des temps modernes reste peu connu de ses compatriotes. (...)

THOMAS SANKARA, LE VERBE ET L'ACTION

L'Afrique a perdu, le 15 octobre 1987, un héros, un leader qui savait allier le verbe et l'action, un homme qui a durablement marqué l'histoire de son pays et de son continent, un vrai révolutionnaire

JEAN-CLAUDE DJÉRÉKÉ
(SENEPLUS)

Trente-cinq ans après sa mort, Thomas Sankara continue d'être adulé et cité alors qu'il n'a gouverné que pendant quatre ans (1983-1987). Pourquoi est-il resté dans le cœur des Africains ? À quoi tient sa popularité ? Y a-t-il des domaines où il se distingua des autres chefs d'État africains ? Pourquoi la jeunesse africaine lui voue-t-elle la même admiration qu'à Patrice Lumumba ?

Thomas Sankara est né le 21 décembre 1949 à Yako en Haute-Volta. Son père est un Peul et sa mère une moaga (singulier de "mossi"). Il fréquente tour à tour le lycée Ouezzin Coulibaly de Bobo-Dioulasso et le Prytanée militaire de Ouagadougou. Plus tard, il bénéficie, en même temps que Blaise Compaoré, d'une formation d'officier à l'École militaire inter-armes (EMIA) de Yaoundé (Cameroun), puis à l'Académie militaire d'Antsirabe (Madagascar). La révolution malgache de 1972, qui balaie le régime de Philibert Tsiranana, a lieu devant lui. L'année suivante, il rentre en Haute-Volta avec le grade de sous-lieutenant. Affecté à la formation des jeunes recrues, il se fait remarquer en introduisant dans la formation militaire un enseignement sur les droits et les devoirs du citoyen car, pour lui, "sans formation politique patriotique, un militaire n'est qu'un criminel en puissance".

En 1974, un conflit éclate entre le Mali et la Haute-Volta. Après la "guerre des pauvres", il noue des contacts avec des militants d'extrême gauche en même temps qu'il lit beaucoup. En 1976, il devient commandant du Centre national d'entraînement commando de Pô. La même année, lui et Compaoré font un stage d'aguerrissement au Maroc. Les deux hommes créent le Regroupement des officiers communistes (ROC). Henri Zongo, Boukary Kaboré et Jean-Baptiste Boukary Lingani feront partie du ROC.

En novembre 1980, l'armée prend le pouvoir mais, très vite, le nouveau régime tombe dans les travers de celui qu'il a renversé (répression des syndicats et scandales financiers). En septembre 1981, Sankara, qui jouit d'une grande popularité, est nommé Secrétaire d'État à l'Information dans le gouvernement du colonel Saye Zerbo. Il en démissionne quelques mois plus tard pour condamner la suppression du droit de grève. Le 21 avril 1982, en effet, il met en garde ceux qui bâillonnent le peuple. Il est immédiatement dégradé et éloigné de la capitale.

Le 7 novembre 1982, Saye Zerbo est renversé. Le médecin militaire Jean-Baptiste Ouédraogo est porté au pouvoir, pas parce que le coup d'État avait été fait pour lui, mais parce que Sankara s'était désisté au dernier moment. En janvier 1983, Sankara est nommé Premier



ministre du Conseil de salut du peuple (CSP). Sans tarder, il souhaite la rupture du rapport néocolonial qui lie la Haute-Volta à la France et promet d'enterrer l'impérialisme. En avril 1983, il invite le Libyen Mouammar Kadhafi à Ouagadougou. Le 17 mai, il est démis de ses fonctions et mis en résidence surveillée. Mais, devant les manifestations populaires soutenues par les partis de gauche et les syndicats, le pouvoir est obligé de le libérer. Le 4 août 1983, la garnison de Pô débarque à Ouagadougou. Elle est ovationnée par une foule en liesse. Placé à la tête du Conseil national révolutionnaire, Thomas Sankara forme un gouvernement avec le Parti africain de l'indépendance (PAI) et l'Union des luttes communistes - reconstruite (ULC-R). Mais que compte-t-il faire avec le pouvoir ? "Refuser l'état de survie, desserrer les pressions, libérer nos campagnes d'un immobilisme moyenâgeux ou d'une régression, démocratiser notre société, ouvrir les esprits sur un univers de responsabilité collective pour oser inventer l'avenir, briser et reconstruire l'administration à travers une autre image du fonctionnaire, plonger notre armée dans le peuple par le travail productif". Le 4 août 1984, il change le nom du pays : la Haute-Volta est rebaptisée Burkina Faso (deux mots moré et dioula qui signifient "la patrie des hommes intègres"). Il donne les pouvoirs des chefs traditionnels aux Comités de défense de la révolution (CDR), inspirés de l'expérience cubaine et chargés d'exercer localement le pouvoir au nom du peuple. Les CDR commettront malheureusement des excès qui seront condamnés par Sankara. Le régime lui-même viole les droits de l'homme en exécutant 7 personnes impliquées dans le putsch manqué du 28 mai. À l'actif du bilan du gouvernement, on peut citer la construction de retenues d'eau par les paysans, le port de l'habit traditionnel (faso dan fani) par les fonctionnaires, l'interdiction de la dot, des mariages forcés et de l'excision, la fin des coupes de bois abusives, la diminution des dépenses de fonctionnement, la gratuité des loyers pendant un an, le refus des aides alimentaires "qui installent dans nos es-

prits des réflexes de mendiant, d'assisté" et la fin des importations de fruits et légumes. L'aide économique française est réduite de 80 % entre 1983 et 1985. En 1986, le pays est capable d'offrir deux repas et dix litres d'eau par jour à chaque citoyen, ce qui vaut à Sankara d'être félicité par le Rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation pour les Nations unies en ces termes : "Il a vaincu la faim, il a fait que le Burkina, en quatre ans, est devenu alimentaires autosuffisant." Pour donner l'exemple, Thomas Sankara vit modestement en se déplaçant dans une Renault 5, en voyageant peu et en percevant un petit salaire.

Au niveau international, il dénonce les injustices de la mondialisation, le système financier qui enrichit une minorité et le poids de la dette des pays du Sud, une dette dont il conteste la légitimité à Addis-Abeba en 1987 et qu'il appelle les pays africains à ne pas rembourser. Sankara se définissait comme un anti-impérialiste. Lorsque François Mitterrand arrive au Burkina Faso en novembre 1986, il lui reproche publiquement d'avoir reçu Pieter Botha, le Premier ministre sud-africain, et Jonas Savimbi, chef de l'UNITA, l'un et l'autre couverts de sang, des pieds jusqu'à la tête". Il coopère étroitement avec Cuba où il envoie, en septembre 1986, 600 jeunes qui, après une formation professionnelle, devaient participer au développement du Burkina. Il dénonce le soutien des États-Unis à Israël et à l'Afrique du Sud, l'invasion de la Grenade par les États-Unis, demande la fin du droit de veto accordé aux grandes puissances, se prononce en faveur du Sahara occidental, de la Palestine, des sandinistes nicaraguayens et de l'ANC.

Le 15 octobre 1987, Sankara est assassiné (...). L'Afrique perd ainsi perdu, le 15 octobre 1987, un héros, un leader qui savait allier le verbe et l'action. Un homme qui a marqué l'histoire de son pays et de son continent.

Pendant les 27 ans de son règne sans partage, Blaise Compaoré, l'ancien dictateur fut chassé du pouvoir en octobre 2014.

TRESOR HUMAIN : DE SA SAGESSE, AMADOU HAMPATÉ BA A ÉBLOUI LE MONDE

Amadou Hampaté Bâ est né en 1900 ou 1901 à Bandiagara, chef-lieu du pays Dogon et ancienne capitale de l'Empire toucouleur. Enfant de Hampaté Bâ et de Kadidja Pathé Pouлло Diallo, il est descendant d'une famille peule noble

MOHAMED BACHIR DIOP

Amadou Hampaté Bâ est né en 1900 à Bandiagara, chef-lieu du pays Dogon et ancienne capitale de l'Empire toucouleur. Enfant de Hampaté Bâ et de Kadidja Pathé Pouлло Diallo, il est descendant d'une famille peule noble. Peu avant la mort de son père, il sera adopté par le second époux de sa mère, Tidjani Amadou Ali Thiam, de l'ethnie toucouleur. Il fréquente d'abord l'école coranique de Tierno Bokar, un dignitaire de la confrérie tidjaniyya, avant d'être réquisitionné d'office pour l'école française à Bandiagara puis à Djenné. En 1915, il se sauve pour rejoindre sa mère à Kati (Mali) où il reprendra ses études. Il manquera d'être mobilisé par l'armée française à Mopti, en 1916, pour partir au front en Europe, comme il n'arrivait pas à prouver la date de sa naissance. Finalement, il ne sera pas recruté, les Français estimant qu'il avait sans doute 15 ans, un âge trop jeune pour combattre. En 1921, il refuse d'entrer à l'École normale de Gorée. À titre de punition, le gouverneur l'affecte à Ouagadougou, en qualité d'« écrivain temporaire à titre essentiellement précaire et révoquant ». De 1922 à 1932, il occupe plusieurs postes dans l'administration coloniale en Haute-Volta (actuel Burkina Faso) puis jusqu'en 1942 à Bamako. En 1933, il obtient un congé de six mois qu'il passe auprès de Tierno Bokar, son maître spirituel.

DE L'IFAN À L'UNESCO...

En 1942, il est affecté à l'Institut français d'Afrique noire (IFAN) de Dakar grâce à la bienveillance de son directeur, le professeur Théodore Monod. Il y effectue des enquêtes ethnologiques et recueille les traditions orales. Il se consacrera notamment à une recherche de quinze ans qui le mènera à rédiger l'Empire peul du Macina. En 1951, il obtient une bourse de l'Unesco lui permettant de se rendre à Paris et de rencontrer les milieux africanistes, notamment Marcel Griaule. En 1960, à l'indépendance du Mali, il fonde l'Institut des sciences humaines à Bamako et représente son pays à la Conférence générale de l'Unesco. En 1962, il est élu membre du Conseil exécutif de l'Unesco. En 1966, il participe à l'élaboration d'un système unifié pour la transcription des langues africaines. En 1968, il est nommé ambassadeur du Mali en Côte d'Ivoire. En 1970, son mandat à l'Unesco prend fin.

Ahmadou Hampaté Bâ et son disciple Alfa Ibrahima Sow seront récompensés en 1975 par l'Académie française en reconnaissance des services rendus au dehors à la langue française (Médaille d'argent du Prix de la Langue Française). Amadou Hampaté Bâ se consacre



alors entièrement à son travail de recherche et d'écriture. Les dernières années de sa vie, il les passera à Abidjan en Côte d'Ivoire à classer ses archives accumulées durant sa vie sur les traditions orales d'Afrique de l'Ouest ainsi qu'à la rédaction de ses mémoires, Amkoullé l'enfant peul et Oui mon commandant !, qui seront publiés en France en 1991. Il meurt à Abidjan en mai 1991. La publication, la révision et la conservation de ses écrits ont reçu l'aide de Hélène Heckmann, devenue sa femme en 1969.

Passionné par le patrimoine culturel africain, Ahmadou Hampaté Bâ le recueille, le transcrit et le traduit dès son plus jeune âge pour le sauvegarder, et rassemble de précieuses archives en français, pular, adjami, bambara, arabe qui alimentent son œuvre. Il collecte, transcrit, commente et publie ainsi de nombreuses traditions orales peules. Il accorde une grande importance aux valeurs de solidarité et de responsabilité présentes dans les civilisations africaines traditionnelles, et au rapport au monde naturel et à la spiritualité. Il affirme : « On se condamne à ne rien comprendre à l'Afrique traditionnelle si on l'envisage à partir d'un point de vue profane ». Dans sa première recherche à l'Ifan « L'Empire peul du Macina », Ahmadou Hampaté Bâ explique comment la tradition orale, analysée avec méthode, peut être considérée comme une archive fiable. Pour lui, « C'est notre devoir, à nous qui avons hérité d'une tradition orale, que d'essayer d'en transmettre ce que nous pouvons avant que le temps et l'oubli ne la fassent disparaître de la mémoire des hommes ».

« CHAQUE FOIS QU'UN VIEILLARD MEURT, C'EST TOUTE UNE BIBLIOTHÈQUE QUI BRÛLE »

Lors de la onzième conférence générale de l'Unesco Amadou Hampaté Bâ prononce un discours le 1er décembre 1960 où il demande « que la sauvegarde des traditions orales soit

considérée comme une opération de nécessité urgente au même titre que la sauvegarde des monuments de Nubie ». Il a cette métaphore : « Pour moi, je considère la mort de chacun de ces traditionalistes comme l'incendie d'un fond culturel non exploité ».

En 1962, au Conseil exécutif de l'Unesco où il a été élu, il répond au sénateur américain Benton qui traite les Africains d'ingrats, analphabètes et ignorants : « Je concède que nous sommes des analphabètes, mais je ne vous concède pas que nous soyons des ignorants. [...] Apprenez que dans mon pays, chaque fois qu'un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui a brûlé ». Dans la pure tradition orale, la formule est abondamment reprise et déclinée en de multiples variantes, telles que « Chaque fois qu'un vieillard meurt, c'est toute une bibliothèque qui brûle ». L'auteur fait lui-même une mise au point lors du Festival mondial des arts nègres de Dakar en 1966 et reformule ainsi sa pensée : « En Afrique, chaque fois qu'un vieillard traditionaliste meurt, c'est une bibliothèque inexploitée qui brûle ». Sa déclaration - « véritable fleur de l'oralité » - a pris le rang de proverbe africain et Hampaté Bâ incarne désormais le « vieillard-bibliothèque ». En 1975, l'Académie Française décerne à Ahmadou Hampaté Bâ la médaille d'argent du prix de la langue française pour ses services rendus à la langue française au dehors. En 1974, le Grand prix littéraire d'Afrique noire lui est octroyé pour L'Étrange Destin de Wangrin.

Une fondation Ahmadou Hampaté Bâ, soutenue par les autorités ivoiriennes, a été créée à Abidjan, avec pour vocation, notamment, de préserver le riche patrimoine que constituent les manuscrits, y compris non publiés, les recherches et les archives d'Ahmadou Hampaté Bâ. Une pièce de théâtre a été consacrée à l'héritage d'Ahmadou Hampaté Bâ et à Dakar (Zone B), une université privée porte son nom. Dans le 10ème arrondissement de Paris, le square Ahmadou-Hampaté-Bâ lui rend hommage.

AMILCAR CABRAL, LE POÈTE ET LE COMBATTANT POLITIQUE

À la fois théoricien et homme de terrain, il se distingue par une maîtrise des réalités africaines. Il croyait que la culture africaine a survécu à toutes les tempêtes, réfugiée dans l'esprit des générations victimes du colonialisme.

JEAN-CLAUDE DJÉRÉKÉ
(SENEPLUS)

Ses parents étaient de nationalité cap-verdienne et avaient émigré en Guinée-Bissau qui, à l'époque, était une colonie portugaise. En 1945, Amílcar Cabral, âgé de 21 ans, débarque à Lisbonne (Portugal). Bien qu'aimant les lettres, il choisit d'étudier l'agronomie. Dans la capitale portugaise, il côtoie d'autres étudiants africains qui sont contre le colonialisme. Il s'agit, entre autres, des Angolais Agostinho Neto et Mário Pinto de Andrade, des Mozambicains Eduardo Mondlane et Marcelino dos Santos. Ensemble, ils fondent en catimini le Centro de Estudos Africanos dont le but est la promotion de la culture des peuples noirs colonisés. Grâce au Parti communiste portugais, ils reçoivent des ouvrages interdits par le régime de Salazar.

Cabral rentre au pays en 1952. Chargé du recensement agricole, il est obligé de parcourir la Guinée-Bissau pendant deux ans. En 1954, il pense qu'une organisation politique nationaliste pourrait lui permettre d'améliorer les conditions de vie des populations et de débarrasser le pays du colonialisme portugais mais sa tentative de créer cette organisation échoue. Cabral est expulsé de Guinée. De 1954 à 1958, il travaille pour plusieurs compagnies agricoles en Angola. Parallèlement, il s'intéresse à la Négritude de Senghor, Césaire et Gontran Damas et au marxisme. En 1956, il est autorisé à retourner en Guinée. La même année, avec son demi-frère Luis Cabral, Aristide Pereira, Abílio Duarte et Elisée Turpin, il fonde le PAIGC (Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et des îles du Cap-vert). En 1961, il participe, au Caire, à la troisième conférence des peuples africains. Lors de sa prise de parole, il attire l'attention des participants sur la nécessité de l'analyse concrète de chaque situation concrète pour combattre le colonialisme. Le PAIGC à la tête duquel il a été porté commence à organiser et à former politiquement la société. C'est à partir de 1963 que Cabral et ses compagnons embrassent la lutte armée.

Pourquoi prennent-ils les armes ? L'armée portugaise avait massacré des dockers de Pijiguiti qui s'étaient mis en grève en août 1959. Cabral comprit alors que les Portugais ne voulaient pas lâcher du lest et qu'il était illusoire de croire que la négociation pourrait les amener à changer d'avis. La lutte est menée à partir des pays voisins (la Guinée-Conakry et la Casamance, une province du Sénégal). Progressivement, le mouvement gagne du terrain en dépit d'importants moyens militaires déployés par le Portugal, en dépit des bombes au napalm que les colons lâchent sur les populations. Il



contrôle 50 % du territoire en 1966, puis 70% en 1968. Il installe des structures politico-administratives dans ces régions.

Comme Frantz Fanon, dont il est idéologiquement proche, Amílcar Cabral prône, dans ses textes, la résistance culturelle tout en fustigeant la colonisation. Ces textes seront publiés en 1975 sous la direction de Mário de Andrade, aux éditions Maspéro, sous le titre : 'L'arme de la théorie'. Il y affirme, par exemple, qu'il est nécessaire d'avoir conscience de la lutte à chaque moment, que lui et ses camarades ne sont pas des militaires mais des militants armés, que la vraie démocratie suppose que le peuple soit impliqué dans toutes les décisions le concernant, que les colonialistes ne nous ont pas fait entrer dans l'Histoire mais qu'ils nous ont fait sortir de l'Histoire, de notre propre Histoire pour les suivre dans leur train, à la dernière place. Les écrits de Cabral parlaient aussi de la lutte contre nos propres faiblesses, lutte dont il reconnaissait qu'elle était la plus difficile.

Mais, Amílcar ne se contente pas d'écrire. Il est aussi présent sur le front diplomatique. Il voyage et rencontre des dirigeants dans le but de faire connaître son mouvement et de rallier à la cause de son pays le maximum de sympathies. Il est reçu par le pape Paul VI et par les dirigeants soviétiques, bénéficie du soutien de Fidel Castro et de Sékou Touré. En janvier 1960, il prend part à la seconde conférence des peuples africains à Tunis, puis va à Conakry en mai. En juin, il participe à une conférence internationale à Londres. C'est au cours de cette conférence qu'il dénonce pour la première fois le colonialisme portugais. Sa déclaration sera publiée en Angleterre sous le pseudonyme d'Abel Djassi. Si Cabral ne se montre guère tendre avec le colonialisme, il affirme toutefois qu'il se bat contre le système colonial instauré par le Portugal, et non contre le peuple portugais.

En octobre 1972, des élections sont organisées sur les territoires contrôlés par le PAIGC. À la suite de ces élections, une Assemblée nationale est mise en place, ce qui pousse l'ONU à reconnaître le PAIGC comme "le véritable et légitime représentant des peuples de la Guinée et du Cap-Vert". Malheureusement, Amílcar Cabral est assassiné le 20 janvier 1973 à Conakry par des membres de la branche militaire du parti, avec le soutien de la police secrète portugaise. Il disparaît, six mois seulement avant l'indépendance de la Guinée-Bissau proclamée le 10 septembre 1974.

Triste fin pour un homme qui aimait son pays et combattit farouchement pour lui. Il est mort comme Patrice-Emery Lumumba, c'est-à-dire trahi par ses propres frères qui certainement voulaient s'enrichir rapidement et vivre dans le luxe. Sékou Touré attribue l'assassinat d'Amílcar Cabral à Innocente Camil, commandant de la marine du PAIGC, qui avait établi son quartier général dans une ville proche de la frontière avec la Guinée-Conakry. Mais, Amílcar n'a pas été oublié par les gens pour qui il s'est battu car le peuple se souvient toujours de ceux qui défendent son honneur et sa dignité et qui se sacrifient pour lui. Que ce soit en Guinée-Bissau ou dans d'autres pays africains, ce peuple lui a exprimé sa reconnaissance en donnant son nom à une compétition de football, à des lycées à Ségou (Mali), à Ouagadougou (Burkina Faso), à Brazzaville (Congo), à Ziguinchor (Sénégal), à Macenta (Guinée) et à Assomada (Cap-Vert). Non seulement l'aéroport de Sal (Cap-Vert) mais plusieurs voies et boulevards portent son nom en Martinique, au Sénégal, en Algérie et en France.

Cabral a laissé d'importantes études politiques dont « Pratique révolutionnaire. L'arme de la théorie » (1966) et « Culture et libération nationale » (1970) entre autres.

NGÛGUÌ WA THIONG'O, ÉCRIVAIN KENYAN DE LANGUE KIKUYU

Lauréat de nombreux Prix internationaux, NgũgĩWaThiong'o, né en 1938, est considéré comme le plus grand écrivain kényan. Il est régulièrement cité comme Prix Nobel de Littérature potentiel. Son œuvre considérable (romans, nouvelles, essais, théâtre) reflète son engagement politique, payé d'un an de prison dans son pays et d'un long exil aux États-Unis d'Amérique.

Défenseur des langues africaines, il écrit désormais ses romans dans son kikuyu natal et les traduit ensuite lui-même en anglais : un choix qu'il justifie dans *Décoloniser l'esprit* (La Fabrique, 2011).

Auteur africain parmi les plus traduits dans le monde entier, il reste mal connu dans les pays

francophones. «Rêver en temps de guerre», traduit de l'anglais (Kenya) par Jean-Pierre Orban et Annaëlle Rochard, premier volume de ses mémoires, est le meilleur moyen de le découvrir.

«Fais de ton mieux», dit la mère à l'enfant. Se remémorant le petit garçon qu'il a été, l'immense écrivain NgũgĩWaThiong'o raconte comment, de son enfance à son adolescence, l'Histoire pénètre dans la cour familiale au Kenya, l'atteint et le change. La Seconde Guerre mondiale traverse sa vie, son pays se soulève contre le pouvoir colonial, la rébellion mau-mau monte au cœur de sa région, les leaders – tels Jomo Kenyatta – naissent, ses frères sont divisés entre résistants et collaborateurs. Ce qui sauvera l'enfant de la tour-



mente, ce sont les veillées traditionnelles, les livres et l'école qui l'aidera à réaliser ses rêves. On pleure, on se révolte, on vibre au plus près des situations dramatiques et parfois cocasses. Et à par-

tir d'un récit par petites touches, se révèle le terreau qui va nourrir l'œuvre du merveilleux conteur qu'est l'auteur.» (Présentation des éditions Vents d'Ailleurs).

CATHERINE FRUCHON-TOUSSAINT

LE CÉLEBRE METTEUR EN SCÈNE, PETER BROOK, DÉCÈDE À 97 ANS



Le Britannique Peter Brook, légende du théâtre et un des metteurs en scène les plus influents du vingtième siècle, est décédé, samedi 2 juillet 2022, à l'âge de 97 ans.

Peter Brook était avec Constantin Stanislavski, le metteur en scène le plus influent du 20ème siècle et à qui l'on doit le théâtre tel qu'on le connaît aujourd'hui. Le maître aux yeux bleus d'acier, né en Grande-Bretagne dont il avait la nationalité bien qu'il ait mené une grande partie de sa carrière en France, a réinventé l'art de la scène en dépassant les formes traditionnelles et en revenant aux fondamentaux : un acteur face à son public.

Souvent comparé à Stanislavski (1863-1938) qui avait révolutionné le jeu d'acteur, Peter Brook est le théoricien de « l'espace vide », une sorte de bible pour le monde du

théâtre, parue pour la première fois en 1968. « Je peux prendre n'importe quel espace vide et l'appeler une scène, écrit-il. Quelqu'un traverse cet espace vide pendant que quelqu'un d'autre l'observe, et c'est suffisant pour que l'acte théâtral soit amorcé » : ces célèbres premières lignes deviendront un « manifeste » pour un théâtre alternatif et expérimental.

Sa pièce la plus connue est *Le Mahabharata*, épopée de neuf heures de la mythologie hindoue (1985), adaptée au cinéma en 1989. Il l'a créée en France, où il s'est installé dès le début des années 70 et où il fonde le Centre international de recherche théâtrale, dans un théâtre à l'italienne sur le point d'être démoli, le Théâtre des Bouffes du Nord.

Né à Londres le 21 mars 1925, ce fils d'immigrés lituaniens juifs signe sa première mise en scène à 17 ans. S'il rêve de cinéma, il se dirige rapidement vers le théâtre.

A 20 ans, diplômé d'Oxford, il est déjà metteur en scène professionnel et, deux ans plus tard, ses productions à Stratford-upon-Avon, ville natale de Shakespeare, déclenchent les passions. A 30 ans, il dirige déjà de gros succès à Broadway. Pour la Royal Shakespeare Company (RSC), il met en scène de nombreux textes du Barde, qui est pour lui « le filtre par lequel passe l'expérience de la vie ».

Son *Marat/Sade* fascine Londres et New York et lui vaut un Tony Award en 1966. Mais, à la fin des années 60, après quarante succès théâtraux dans lesquels il a dirigé les plus grands, de Laurence Olivier à Orson Welles, Brook affirme avoir « épuisé les possibilités du théâtre conventionnel » et entre dans une période expérimentale. Pour beaucoup, sa surprenante production de *Songes d'une nuit d'été* (1970) pour la RSC dans un gymnase en forme de cube blanc a été un tournant.

UN STYLE DE PLUS EN PLUS DÉPOUILLÉ

En quête incessante d'authenticité, il part en Afrique, en Iran ou aux États-Unis et y mène des travaux expérimentaux axés sur le « déconditionnement » de l'acteur et le rapport au spectateur. Il rapporte de ses voyages des spectacles d'anthologie tels que *Les Iks* (1975), *La Conférence des oiseaux* (1979) ou *Le Mahabharata*. Au fil des créations, (Timon d'Athènes

(1974), *Mesure pour Mesure* (1978), *La Cerisaie* (1981), *La Tempête* (1990), *L'Homme qui* (1993), *Hamlet* (2000) ou *11 and 12* (2009), il se forge un style de plus en plus pur et dépouillé.

En 1997, lorsqu'il triomphe au Royaume-Uni avec *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, les critiques le saluent. Après une aventure de plus de 35 ans aux Bouffes du Nord, Peter Brook quitte la direction du théâtre en 2010, à 85 ans, tout en continuant d'y monter des mises en scène. « Toute ma vie, la seule chose qui a compté, et c'est pour cela que je travaille dans le théâtre, c'est ce qui vit directement dans le présent », dit-il alors.

OPÉRAS ET FILMS

Le charismatique metteur en scène a été ébranlé en 2015 par le décès de son épouse, la comédienne Natasha Parry. « On tente de négocier avec le destin en lui disant : «Ramenez-la juste pour 30 secondes...» ». Outre des pièces de théâtre, il a mis en scène plusieurs opéras comme *La Flûte enchantée* et réalisé une douzaine de films dont *Moderato Cantabile* (1960) et *Sa majesté des mouches* (1963), tous deux adaptés de romans. En plus de sa fidèle collaboratrice Marie-Hélène Estienne, il laisse derrière lui deux enfants, le réalisateur Simon Brook et la metteuse en scène de théâtre Irina Brook.

BERTRAND GUAY